N° 1165. DIMANCHE 6 AOUT 1865 10me année.

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 5 Août 1865.

BULLETIN.

Les journaux d'Outre-Rhin nous apprennent que l'entrevue de Gastein n'aura pas lieu. Le *Wanderer* dit qu'une entente entre les deux grandes puissances allemandes

La *Correspondance provinciale*, de Berlin, dit que l'avis émis par les syndeycs de la couronne sur la question de droit dans les Duchés, a été présenté au Roi et que des données positives à cet égard pourront être prochainement publiées.

A propos de l'arrestation de M. Mary et de l'expulsion de M. Frese, la même feuille dit que le commissaire prussien a pour instruction très formelle d'employer les moyens en son pouvoir contre les sujets prussiens qui, par des manœuvres souterraines, au moyen de paroles ou d'écrits, trahiraient les intérêts de leur patrie.

La *Epoca* de Madrid annonce que les troupes espagnoles à San-Domingo ont de nouveau déclaré la guerre aux indigènes. On manque de détails sur cet événement.

est plus éloignée que jamais.

Il paraît, dit la *correspondance Havas*, que Juarez, dont les pouvoirs légaux expirent au mois de novembre prochain, adressé à un certain nombre de membres de l'ancien congrès de Mexico, ses partisans, une circulaire pour les engager à se réunir extraordinairement le 25 mai dans une localité de Chihuahua, afin de former une convention populaire chargée de prolonger de deux ans ses pouvoirs.

Sa circulaire n'a produit aucun effet. Personne n'a répondu à son appel, et il ne lui a pas été possible de constituer même une assemblée apparente. Il doit se résigner à cesser d'être au mois de novembre, même aux yeux de ses partisans, le président du Mexique.

Les détachements empruntés aux régiments de la métropole ou en campagne d'Algérie pour remplacer les hommes détachés de notre armée d'expédition, s'embarqueront à la fin du mois pour la Vera-Cruz. Ce sont tous des volontaires. Les colonels avaient ordre de n'en envoyer que 50 par régiment; il s'en est présenté 50 par bataillon. L'ensemble des substituants ne dépassera pas le chiffre de 3,000

La chambre des représentants belges a voté définitivement, mercredi, par 55 voix contre 43 la loi sur les fraudes électorales.

L'*Italie* dément la nouvelle d'une entrevue à Valdieri entre la roi Victor Emmanuel et M de Sartiges. S. M. avait quitté cette ville de bains avant l'arrivée de l'ambassadeur français.

La reconnaissance officielle de l'Italie par l'Espagne se trouve proclamée dans la *Gazette* de Madrid du 4.

Les dépêches de Constantinople signalent une recrudescence de l'épidémie cholérique. Il y a dans cette capitale environ 200 cas par jour et les décès atteignent le chiffre de 50 à 60.

J. REBOUX.

L'Académie française a tenu jeudi 3 août, à deux heures précises, sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. Sainte-Beuve, directeur. L'ordre des lectures était compose : 1° du rapport de M. Villemain, secretaire perpétuel, sur les concours : 2° de la lecture de M. Saint-Marc-Girardus, *de l'Apologue et de la parabole dans l'antiquité* : 3° du rapport de M. Sainte-Beuve sur les prix de vertu ainsi répartis :

Un prix de trois mille francs à Rosalie Marion, à Beaumont-Hague (Manche) :

Un prix de deux mille francs à Mme Navier, à Paris, rue Chaptal, 7.

Huit médailles de mille francs à Paul Alabert, sergent de grenadiers au 61e de ligne, à Cambrai (Nord); l'abbé Brandelet, à Laviron (Doubs); Joséphine Lambert, à Cholet (Maine-et-Loire); Elvina Sivan, à Bordeaux (Gironde); Aimée Royer, à Brest (Finistère); Jeanne-Victorine-Marie-Clémence Durrieu, à Pamiers (Ariége); Elisabeth Crotet, à Paris; rue Poissonnière 4; Louise-Elisa Lemoine, à Paris, rue Esquoiol, 42.

Quinze médailles de cinq cents francs à Antoine Delorme, à Issoire (Puy-de-Dôme); Claude Granier, à Avignon (Vaucluse); Catherine Blanchard, à Marennes (Charente-Inférieure); Marie-Louise-Désirée Loill, à Gacé (Orne); Barbe Munier, à Vezelise (Meurthe); Mme Laurent, à Avrainville (Meurthe); Louise Jarry, à Brain-sur. l'Authion (Maine-et-Loire); Louise Salles, à Saint-Hippolyte (Gard); Agnès Faure, à Javols (Lozère); épouse Boudet, au Theil (Orne); Adèle Benoit, à Paris, rue Saint-Dominique du Gros-Caillou, 179; Martine Gauduin, à Gouy-Saint-André (Pas-de-Calais); Marie Barrot, à Cahors (Lot); Louis-Adrien-Jean Lebas, à Dieppe (Seine-Inférieure); Rosalie Magnier, à Origny-en-Thiérache (Aisne).

Prix destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs :

Trois prix de deux mille francs à MM. Fustel de Coulanges, E. Caro et C. Martha.

Deux médailles de deux mille francs à MM. le Comte de Champagny et Antoine Campaux.

Trois medailles de quinze cents francs à MM. l'abbé Eugène Bermurel, L. Crouslé et Michel Masson.

Le prix Lambert a été décerné à M. Edouard Plouvier, auteur dramatique.

RAPPORT

de la Chambre de commerce de Gand pour l'année 1864.

Industrie cotonnière. — Filature. — La situation de l'industrie cotonnière ne s'est pas ameliorée en 1864. La prolongation de la guerre d'Amérique et, par suite, l'insuffisance du coton en laine pour alimenter toutes les broches existantes, ont maintenu la matière première à un taux hors de proportion avec celui des filés. Aussi le travail n'a-t-il pas augmenté et peut-il être évalué à la moitié de celui d'une année ordinaire.

La consommation intérieure en produits cotonniers a été si faible que malgré la réduction du travail, les 3/7 de la production en fils et tissus ont dû être exportés. Cette circonstance témoigne assez des efforts sérieux qui ont été tentés pour maintenir les usines en activité.

Tissage. — Les résultats obtenus dans les tissanderies et dans les imprimeries ne sont guère plus favorables ; en résumé l'année 1864 est une des plus mauvaises que l'industrie cotonnière aura jamais traversées.

Industrie linière. — Préparation des lins. — Cette industrie a eu une année de grande activité. La récolte des lins a été considérable et le commerce des lins ainsi que leur préparation sur notre territoire pour être exportés en Angleterre et en France s'est encore accru. Dans l'arrondissement d'Eecloo ce commerce a doublé en 1864. L'administration communale de cette ville estime que les 4/5 de la totalité des lins récoltés dans le partie de la Zélande situé sur la rive gauche de l'Escaut sont importés en Belgique pour y être répares et ensuite reexportes en Angleterre. Vers la fin de l'année les événements d'Amérique ayant fait prévoir la cessation prochaine de la guerre, la demande s'est ralentie et les prix se sont abaissés. Dans son ensemble cependant l'année a été favorable.

Filatures. — La prospérité de la filature du lin, signalée dans notre rapport pour l'anuée 1863, s'est encore largement accrue en 1864. La plupart des engagements contractés aux anciens prix ayant été remplis à la fin de 1863, les filateurs ont pu travailler pour les commandes nouvelles données à des prix très élevés. Les demandes ont été nombreuses et importantes, aussi des bénéfices considerables ont été réalisés dans toutes les filatures de lin, et on peut dire que l'année 1864 a été la plus heureuse que cette industrie ait jamais eue. Au mois d'octobre cependant cette situation prospère commença à décliner et l'attente de la cessation des hostilités en Amérique a traversé les affaires et déterminé un abaissement successif du prix des fils, lequel était, vers le mois de decembre, ramené à son taux normal ; à la fin de l'année même la vente était devenue difficile. La conséquence de cette prospérité exceptionnelle a été de surexciter la production ; de nouveaux établissements liniers se sont montés et les salaires ont haussé. La grande activité de l'industrie linière a, comme nous l'avons déjà fait observer, puissamment aidé notre population ouvrière à traverser facilement la dernière phase du conflit américain.

Tissage. — La fabrication des tissus de lin s'était relevée avec vigueur vers la fin de 1863. Elle s'est bien soutenue pendant toute l'année 1864, pour tous les genres de toiles qu'on fabrique dans notre ressort, à l'exception d'un seul, ce sont les toiles blanchies en qualite légère. Vers le mois d'octobre, en effet, cet article a été delaissé tant sur les marches étrangers qu'a l'intérieur, la vente en est venue difficile et les prix se sont abaissés. Ces toiles semblaient destinées à remplacer le calicot, mais certaines filatures ont employé des matières premières de qualité inferieure et produit pour ce genre de toiles de fils étirés au-delà de leur force normale ; cela a été surtout le cas pour de fortes quantités de fils français importés par application de l'article 40 de la loi sur les entrepôts.

Les tisserands eux-mêmes ont employé des fils de toute nuance et qualité, et enfin les blanchisseurs pour donner un degré de blancheur suffisant à des toiles destinées autrefois à la teinture, ont comme altéré le tissu déjà défectueux par lui-même, aussi le consommateur n'a-t-il pas tardé à l'abandonner.

Fabrication des fils et tissus de laine. — Les filatures de laine ont travaillé à Eecloo avec activité pendant toute l'année ; seule la fabrication des laines peignées a été en souffrance. Le nombre des broches à laine a été augmenté pendant l'année.

La fabrication des tissus de laine pure et mélangée s'est notablement perfectionnée et développée pendant l'année 1864. Cette fabrication qui comprend les tissus façonnés et les articles de nouveauté, a donné des résultats favorables, et son importance à Gand et à Eecloo s'est considérablement accrue sous l'empire de la crise cotonnière.

On écrit de New-York.

Les employés du département des finances affirmaient qu'il y a encore dans le Sud 2,250.000 balles de coton, dont 1,000,000 de balles sont dans la région ouest du Mississipi. On croit cependant généralement que ces chiffres sont exagérés, d'autant plus que dans les villes du Sud, il est très-peu offert de coton sur les marchés. Les renseignements les plus serieux ne portent pas la quantité disponible, y compris la récolte actuelle, à plus de 1,250,000 balles. Le gouvernement a fait vendre 8,000 balles de coton fair Middling de Savannah.

Les vaisseaux ayant à bord le tabac français emmagasiné à Richmond, sont maintenant à la forteresse Monroë. Des bandes nombreuses de guerillas continuent d'infester le territoire du Texas et de la Louisiane. Dans les élections de Richmond, le parti séparatiste a remporté la victoire. Or, 142 5/8.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 3 août, soir.

Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants: Augmentation: Compte du trésor, 443,475 livres sterling. — Diminution : Comptes particuliers, 1,258,058 liv. st.; encaisse métallique 46,031 liv. st. ; portefeuille, 112,373 liv. st.; reserve des billets, 574,005 liv. st.

Abd-el-Kader est descendu à l'hôtel Brunswick. Il n'est pas sorti ce matin et n'a reçu aucune visite. Son voyage en Angleterre a un caractère tout personnel.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 6 AOUT 1865

— N° 21 —

LE ROMAN D'UN HÉRITIER

PREMIÈRE PARTIE.

(*Suite.*)

CHAPITRE VIII.

DEUX NOUVELLES CONNAISSANCES.

« Eh bien ! Marie, dit un matin Robert à sa sœur, allons-nous aujourd'hui à Longlaville ?

— Si tu veux, répond la jeune fille avec sa douceur habituelle.

— Après déjeuner ?

— Oui.

— Il n'y a pas loin d'ici à ce village, et le chemin qui traverse le bois est très-joli ; cependant, je n'oserais te faire faire tout ce trajet à pied. On attellera le cabriolet.

— Comme il te plaira.

— C'est ennuyeux de sortir pour rendre une visite, au lieu d'aller nous asseoir sur notre dolmen de la Sauvage.

— Oui, murmure Marie.

— Il faut pourtant nous y résigner. C'est un devoir.

— Tu as raison.

— Ainsi, c'est bien convenu ? Après déjeuner, nous partons.

— Oui, mon ami. »

Depuis plus d'une semaine, le frère et la sœur se rappelaient chaque jour qu'ils devaient aller voir M. Fliteau, et chaque jour, ils trouvaient un autre prétexte pour retarder leur visite. Tantôt, c'était Robert qui venait d'entreprendre la lecture d'un livre dont il ne pouvait se détacher ; tantôt, Marie qui devait finir une aquarelle, ou étudier une nouvelle romance, ou ranger son herbier.

Le fait est qu'ils se complaisaient dans l'accoutumance de leur silencieuse retraite. La solitude est le doux sanctuaire de ceux qui ont la paix de l'âme, le refuge de ceux qui souffrent, et l'accord harmonieux de deux affections produit aisément cette sorte d'heureuse absorption que Mme de Staël appelle l'égoïsme à deux.

Cependant, les voilà tous deux sur la route de Longlaville. Robert, qui se rappelle le bien que lui a fait l'entretien de M. Fliteau, se met à parler des apparences aimables de son nouveau voisin. Marie l'écoute en silence. Elle va faire cette visite obligée. Mais sans pouvoir se rendre compte à elle-même de ce qu'elle éprouve, elle la fait à regret. Est-ce le regret d'introduire un changement dans la calme régularité de sa vie journalière ? Est-ce la vague et indéfinissable atteinte d'un pressentiment ? Quand nous voyons l'Océan se troubler à sa surface, nous ne savons quel mouvement s'opère dans ses profondeurs. Le cœur, si petit qu'il soit, est un océan ; il renferme tout un monde de souvenirs et de pensées qui, parfois, reposent tranquillement, et parfois se soulèvent tout à coup, par une mystérieuse impulsion. Il est traversé par des courants invisibles que nous ne pouvons expliquer, et éclairé par une lumière intérieure qui échappe à l'analyse du physicien.

L'habitation du citadin de Metz était facile à reconnaître, au milieu des rustiques maisons du hameau, bien qu'elle ne fût ni très-élevée, ni très-somptueuse. On y voyait des persiennes vertes, fraîchement repeintes, un perron surmonté d'un petit toit en forme de clocheton, des vases de fleurs rangés symétriquement sur les marches de ce perron, une bande de gazon devant la façade, un jardin et un bois de l'autre côté.

M. Fliteau était debout, pensif, sur le seuil de sa porte, quand il vit arriver la voiture de Robert à l'entrée du village. Aussitôt, il rentra précipitamment et s'assit devant une table, sur laquelle il étala diverses liasses de papiers. Lorsque ses deux visiteurs furent conduits dans sa chambre, il tournait gravement les feuillets d'un dossier et prenait des notes, le crayon à la main. Il fit semblant d'abord de ne pas les voir, puis, se levant brusquement d'un air surpris et se frottant les yeux, comme un homme qui se sent les paupières fatiguées par le travail :

« Quoi ! c'est vous ? s'écria-t-il. Pardon de ma distraction. J'étais là absorbé dans l'étude de différentes pièces relatives à la construction d'un nouvel hôpital. Car il faut vous dire qu'en quittant l'administration militaire, où j'ai passé trente ans de ma vie, je n'ai point reconquis ma liberté. Bien loin de là, je ne fus jamais, je crois, si occupé qu'à présent. Je me suis laissé nommer membre de plusieurs comités d'instruction publique et de bienfaisance. Ce n'est pas une petite tâche. Sous prétexte que j'ai l'expérience des affaires, mes collègues m'accablent de leur confiance, et font tomber sur moi toute la besogne.

« Mais dit-il à Robert en lui serrant la main, comme c'est aimable à vous de venir me voir et d'amener mademoiselle votre œur ! Je vais bien vite faire prévenir ma fille de cette bonne visite. »

Il sonna, et dit au domestique appelé par ce coup de sonnette : « Annoncez à Mlle Flore que M. et Mlle Mazerolle sont dans mon cabinet, et que je la prie de descendre. Puis, s'adressant de nouveau à Robert : elle est, ajouta-il, dans sa chambre, lisant, étudiant ; elle a, comme je crois vous l'avoir déjà dit, la passion de l'étude, et elle va être ravie de vous voir. Un vieux marin qui, comme vous, a déjà bravé tant de périls et abordé sur tant de plages lointaines, peste ! ce n'est pas une apparition ordinaire. Quant à mon fils, je ne sais si j'aurai l'honneur de vous le présenter aujourd'hui. Il est parti ce matin, pour aller déjeuner, à Longwy, avec quelques officiers de la garnison. Ah ! le gaillard ! Il s'appelle Victor, et il prétend justifier ce nom en se montrant gaiement victorieux de toutes les difficultés de la vie. Il ne se doute pas, ce cher fils, des obstacles que tout homme rencontre dans le cours de sa carrière. Sa bonne mère est morte avant qu'il pût comprendre ce que cette mort lui enlevait. Je lui ai épargné, tant que j'ai pu, tout souci et tout chagrin. Je l'ai gâté, il faut l'avouer. Jusqu'à présent, je ne m'en repens point. Il est si heureux et il plaît à tout le monde ! J'espère que, quand vous le connaîtrez, il vous plaira à vous aussi. »

M. Fliteau en était encore à faire l'éloge de son fils, quand Mlle Flore entra. En même temps que son père, elle avait vu arriver la voiture du jeune châtelain de Saulnes, et, tandis que l'ancien officier d'administration se hâtait de répandre des paperasses sur la table, pour se donner l'air d'un homme très-affairé, elle se préparait, de son côté, à une autre mise en scène :